

Joël MEDINA

ROBIN D'ARDÈCHE



ROMAN SYLVESTRE

Courriel : joel.medina2@wanadoo.fr

"Quel bon pays est la France, à tous les escrocs,
les aventuriers et les fripons ! "

Duc de Saint-Simon

On peut lire aussi :

LA QUESTE D'ALDORAN, Roman Mythologique

L'INDE DEVOILEE, Roman Philosophique

LES AVENTURES DU DOCTEUR ENFOYRUS, Roman Philosophique illustré :

ISBN 911344006 (Ouvrage papier commandable à domicile)

Article personnel sur l'Encyclopédie en ligne [Wikipédia](#)

À tous ceux qui, de par le monde, bûcherons,
sculpteurs ou menuisiers, aiment encore à
travailler le bois, je dédie ce livre.

J.M.

ACTE PREMIER

LA FLÈCHE NOIRE



1

Le moteur froid de la moto tousse, puis lentement s'ébroue. Les naseaux de feu du noir coursier crachent de blanches bouffées de liberté.

Le rebelle renâcle. Les cent chevaux piaffent dans leur écurie de métal. Ils se cambrent sous les rênes, hennissent d'impatience. Ils ne demandent qu'à s'élancer sur le long ruban d'asphalte. Cette route mystérieuse qui serpente toujours plus loin à l' horizon. Par-delà monts et prairies, là où l'herbe pousse plus vert.

Robin goûte au bonheur simple du motard. Au guidon de son *roadster "Bandit 12"*, il hume à pleins poumons les senteurs d'avril. Là, sur ce bout de plateau ardéchois, quelque part entre St-Cirgues-en-Montagne et le Lac d'Issarlès, coincé entre la nationale 102 et le Mont Gerbier-de-Jonc.

La Loire, dernier fleuve sauvage de France, y murmure ses premières notes en glissant sur son lit de pierres, depuis la Ferme.

Elle coule gros comme le doigt dans un abreuvoir à vaches, avant de dévaler la pente vers Ste-Eulalie.

Des pêcheurs à la ligne remontent le fil de l'onde. Ils agitent leurs grands fouets de soie pour imiter le vol d'une mouche qui tombe. C'est que la truite hante les lieux.

Des épais bois de Rieutord, à flanc de montagne, accrochées à une oreille géante pendent des perles de neige. Les ultimes névés qui fondront dans la quinzaine et que, le pas mal assuré, des biches passent encore.

Après ses ablutions matinales à la cascade, Robin Dubois, trente-six ans, fils de Francis et Margot Dubois, se rend à la scierie. La scierie de Chez Francis, comme on dit. Celle qu'il a hérité de ses parents, morts l'année dernière *en* accident d'avion. La seule fois qu'ils quittèrent le sol de leur vie, c'était pour quitter la Terre. Vacances à la Martinique, tu parles !

Prendre une telle succession n'est pas chose aisée. Elaguer , couper, débarder, acheminer, débiter les planches, cela n'a rien d'une sinécure. Surtout avec la tempête de l'an 2000 qui a cassé la ligne du bois, et flanqué par terre le quart des futaies.

Robin a tenu bon. Le travail ne lui fait pas peur. Les mains calleuses qu'il cache sous ses gants de cuir, son torse musclé, son teint hâlé, qui, avec sa tignasse châtain et ses yeux marrons lui donnent un air de bohémien, montrent assez que la vie l'a tanné. Spécimen du bel homme. Rude comme un celte. On ne l'appelle pas *Robin le Hardi* pour rien. C'est un pugnace.

Mais cette écorce brute cache un coeur, et il n'est pas rare de le voir verser une larme à l'enterrement d'un chat. Ou de demander pardon au daim qu'il tire à la flèche.

La poudre coûte cher, et la chasse hors saison aussi, surtout si un forestier le pince. Une fois ses ouvriers payés, ses charges, et un lot de coupe à la commune, pour acheter de la viande il n'a plus guère de quoi. Un oeuf coque, un bol de bouillie de châtaignes, un gibier sous le manteau, voilà son ordinaire.

C'est comme ça que vivent là-bas les gens du pays. Un peu de bric et de broc.

2

--**M**arion ! Marion, où es-tu, bon sang de bois ! crie René

Labiche, le pompiste de Flammigel. Tu sais bien que nous devons rendre visite à madame Fauvel, ce matin.

Labiche, veuf, quarante-sept ans, grisonnant et le nez en aubergine n'a qu'un seul enfant. Depuis que sa femme est morte du cancer, il s'est occupé de Marion tel une mère poule.

Il veille sur elle comme d'autres sur le trésor de la reine d'Angleterre.

C'est vrai qu'elle est fraîche et jolie, cette petite, et déjà pimpante pour ses dix-neuf ans. Mais Labiche, avec la station-service sur les bras, n'a guère le temps de chaperonner. Aussi s'inquiète-t-il toujours de la savoir dans le coin.

Maintenant qu'elle a obtenu son bac au Lycée de Privas, mention bien, et qu'elle est rentrée au village, il lui faudrait un *job* en conséquence. À Flammigel ? Ce n'est au fond que cent maisons aux murs de basalte gris et toits de lauze, abritant trois cents âmes perdues au milieu de nulle part.

Ce n'est pas San Francisco ! Et les voisins de chahuter Labiche et de lui dire que sa fille sera la fermière la plus instruite du bled.

--Et puis ? se fâche-t-il. Un peu de culture ne nuira pas à l'agriculture, non ? Même si c'est pas ça qui rendra les oeufs cubiques, un dé à coudre de savoir n'a jamais soulé une paysanne, crénom !

Il est comme ça, le René, il aime bien parler par images. Un marchand d'essence qui cause d'essentiel.

Il sait que vu la rareté du client, il ne peut donner de l'ouvrage à Marion. Rapport à la crise de pétrole qui sévit au Moyen-Orient, le rationnement des pompes n'a rien arrangé.

Mais une idée a germé dans sa tête, ces derniers jours. Pourquoi ne pas frapper à la porte de la "reine mère" ?

Attendant à son négoce, en effet, la dame en question, une curiosité locale, tient un bar-ferme-auberge. Certes, le luxe n'y est pas de mise, mais l'accueil est affable et la maison bien tenue. Rien de comparable à la sinistre *Auberge de Peyrebeilhe*. Aucun grand noir ne se tient embusqué dans la cage d'escalier, un bâton à la main. Et l'on ne sert pas de tisane au rhum passées vingt-trois heures.

La reine mère. Dans le pays on l'appelle comme ça parce que madame Eléonore, trente-huit ans, veuve de feu Henri Fauvel, est la mère de Richard Fauvel, le jeune élu de vingt-deux ans qui administre la commune. Détail amusant, madame Eléonore détient cent mille euros du capital d' Elf-Aquitaine. Elle a laissé la station en bail à Labiche, il y a dix ans.

Dame patronnesse s'il en est, cette petite brune au regard de braise a une réputation de mangeuse d'hommes. En dépit de son

apparente froideur. Son port altier n'encourage guère à l'accostage, et nombre de célibataires du cru s'y sont cassés les dents.

Ce genre de femme n'apprécie que les humbles et les timides, c'est-à-dire ceux qui ne le font pas exprès d'être polis.

Plus on lui en remontre, plus se cabre le cheval de remonte.
Bref, un vrai morceau de roi.

3

Elle a déjà tout d'une femme. Ce n'est plus une gamine et sur son passage les hommes se retournent. Marion, son père peut la chercher. Ca fait belle lurette qu'elle a passé un *jeans*, enfilé *sweat* et *baskets*, et qu'elle trotte menu sur la route de Rieutord.

Un matin l'autre, elle chemine en direction des bois, vers la scierie de Chez Francis.

C'est que son petit coeur bat la chamade, son pouls frappe plus vite que son pas. La voici à la fourche. Elle prête l'oreille. Un ronronnement familier trouble la quiétude des arbres. Le son module du grave à l'aigu, par alternance.

Une courbe puis l'autre. Ca se rapproche. Il est presque là, tout près, il arrive. Qu'il est beau ! Qu'il fait aventurier, dans sa cuirasse ! Centaure des temps modernes, Robin surgit du tournant sur son cheval de fer. *Tornado*, qu'il l'appelle.

Il s'arrête. Il lève sa visière constellée d'une bouillie d'insectes.

--Holà, Marion ! Où vas-tu donc ? dit-il. Comme s'il ne le

savait pas.

--Ben, j'allais au camion-épicerie de Rieutord. Y'a pas ce que je veux au village. Tu m'emmènes, dis ? J'ai pas de casque, mais vu que c'est à côté...

--Allez, grimpe. Agrippe-toi. On passe à la scierie. Faut que j'ouvre la boîte, les ouvriers ne tarderont guère.

--Vas-y, roule.

Le Hardi rajuste son heaume et enclenche un rapport.

La bête à deux roues part sur du velours. Sous la pression de la main d'un titan qui pousse l'équipée au creux des reins, elle accélère. *Tornado* a vite atteint ses allures. Gros couple, on sent la reprise. Sortie de virage, côte ou ligne droite, le quatre cylindres pulse dans un filet de gaz. Il avale tout sans broncher.

Marion ferme les yeux. Elle se grise aux caresses du vent, respire l'odeur des prés qui se mêle à celle des résineux, plus âcre, et du cuir de Robin.

Elle s'imagine qu'un chevalier l'a sauvée des griffes de malfaisants qui, dans une tour, la retenaient captive. Enlevée sur un destrier fougueux.

Comme au Moyen-Âge.

Ces temps jadis où les hommes tuaient des dragons pour séduire les belles. Ici, un ours suffirait amplement. Lui, il serait Tristan et elle Iseult. Ils se seraient enfuis de la cour du roi Marc et iraient se cacher dans la forêt, bride abattue. Le bon sorcier Merlin leur offrirait protection.

Un livre que Marion a lu en première A. D'une traite, sans dormir. Parce que l'histoire l'a tenue et ne l'a plus lâchée.

À leur droite miroite la Loire. Elle clapote sur des galets ronds revêtus de mousse. Tous les enfants du cru y ont taquiné, l'été, le têtard à l'épuisette. Une aimable rivière bien éloignée des servitudes de Touraine et de la pompe des rois.

La fonte des neiges l'a un peu grossie, mais tout juste. Faut à l'effet de serre qui tue la planète, les hivers n'ont plus les rigueurs d'antan. Il n'est pas tombé gras cette année. Quinze ans que ça dure. En plus, les pluies acides broutent la sapinette.

Trop de camions. Trop d'imbéciles au volant achètent leurs cigarettes en ville, dans les plaines. Trop de tout.

Elle est encore bien jolie, notre Loire, mais demain ?

4

Labiche frappe au carreau de l'auberge.

--Madame Eléonore, s'il vous plaît, pouvez-vous m'ouvrir ?

--Faites le tour. Entrez du côté buvette, gesticule la patronne

du *Coeur de Lion*.

Neuf heures et demie. Tôt matin pour écluser. Il n'empêche qu'on boit déjà aux quatre tables. On joue au *poker* à l'une, et à une autre on décortique *Paris-Turf*. Ca empeste le cigare.

À une troisième table Félicien Dard, le pharmacien, cinquante-huit ans, sirote sa médecine. Un double *scotch* sec. Les glaçons, jamais, ça casse les dents. Son bouc et ses lunettes rondes lui confèrent un air de docteur en chaire.

Quand il n'est pas de tournée au bistrot, sa tournée, la vraie, il la réalise en fourgonnette. S'il le peut. Tandis que son neveu Hugo tient la boutique, Félicien fournit à domicile tous les vieux de la contrée.

Les pharmacies ne courent pas le plateau.

Pauvre monsieur Dard ! Il travaille du chapeau depuis que Lucie l'a quitté, l'an passé. Sa femme. Elle l'a cocufié avec un trompettiste. Un soir, ils sont partis en moto en klaxonnant à tire-larigot devant sa

vitrine. Les mauvaises langues ont mis le nez à la fenêtre. Pour sûr, ça a fait du bruit.

D'accord, il est né du côté de *Barges-en-Velay*, autant dire un étranger. Mais quand même, on a peine pour lui.

À l'ultime table, deux têtes du coin qu'on reverra souvent. Jean Santer, cinquante-deux ans, l'adjoint au maire. Si on se le figure comme un portrait de Balzac, ventre bedonnant, bouille de mousquetaire et mal fagoté, on frôle la vérité. Rouquin comme Goupil.

Un rien patibulaire. Il possède une scierie, dite "la Scierie du Vallon", car elle jouxte le barrage de La Palisse.

Son vis-à-vis est aussi maigre que lui rondouillard.

La paire, c'est Laurel et Hardy. L'acolyte en question se nomme Louis Bornas, quarante-cinq ans. C'est le commissaire de police municipale. Il entre juste en fonction et Santer l'a pistonné. Leurs pères respectifs s'étaient battus en Algérie ensemble, au moment des dissidences de l'O.A.S..

Ils trinquent à l'anisette. Un poste bien tranquille. À part cette affaire de nains de jardin de tantôt. Le fils du notaire était de la bande.

Si la table des joueurs de carte ne retient pas l'attention, celle des turfistes, en revanche, vaut qu'on s'y arrête. Trois compères, qui plus est, trois motards.

Frère Stucka, quarante-trois ans, dit *l'ermite de Coucouron*. C'est un gros moine gourmand d'origine bavaroise. Léger accent. Un moine défroqué.

Voilà peu, il a donné du fil à retordre à son diocèse. Il battait le Vivarais de ferme en ferme, muni de fausses reliques de *saint François*

Régis qu'il avait confectionnées avec des os de poulet, pour réclamer l'obole.

Enragé de moto devant l'Eternel, il roule en *Monster 900*. Les "Béhème" , ça l'ennuie.

Du même acabit, voici Pierre Petitjean, trente-deux ans. Un géant barbu style *Harley*. Une force de la nature. Un ancien lutteur de foire au chômage.

Lui, c'est plutôt le *Sporster 883*.

Enfin, pour achever le triptyque, le jeune Alain Quedale, vingt cinq ans, dit *le Ménestrel*. C'est un chanteur de *rock* qui tente de percer. Il parcourt landes et forêts avec un *banjo*, et colporte les nouvelles qu'il tourne en vers de mirliton.

Il roule en *Bonneville 800*.

Ces trois-là sont bavards comme les autres taiseux.

Ils devisent sur le Prix d'Aubenas qui se court cet après-midi.

--Eurasie gagnante, dit le géant.

--Ach ! Ca est risqué pour un pari, sais-tu ? conteste frère Stucka.

Moi, mon fieu, che la chouerais plutôt placée. Orane l'a battue d'une encolure, la dernière fois.

--Taratata ! Vous êtes deux nabots. Un favori se viande à coup sûr, dans un handicap sur sol gras. C'est Omerta qui va parler. La classe. Deuxième, troisième, cinq courses d'affilée. Six kilos de plus sur le dos, qu'elle avait.

--La presse la boude, dit Petitjean.

--Justement, ça fera du sept ou huit contre un. Bon petit *outsider*.

--Ya, goutte idée. Omerta placée.

--Quoi, placée ? dit le Ménestrel. Pas de burnes, ces curés.

Gagnante, que je dis.

Frère Stucka s'énerve et saisit Quedale par le col.

--Ach ! Faudrait foir à me causer correct, ya ! Tu feux que che te fasse une grosse kopf ?

--Oh, la paix, vous deux ! lance madame Fauvel depuis le comptoir. Jouez votre pouliche gagnante-placée, et basta. On n'entend que vous, ici !

Soudain, on voit que Pierre Petitjean se retient de rire. Rouge jusqu'aux oreilles. Il en a des vapeurs.

--Quoi ? dit l'ermite.

--Chut ! pouffe l'autre. Moins fort.

--Mais quoi ?

--J'en sais une qui les coiffe toutes au poteau.

--Accouche !

Sourires. Il se penche en avant, et, d'une voix chevrottante, il lâche :

--Eléonor. Gagnante.

Toute la taverne rigole. À part Félicien Dard qui mâche sa mélancolie, et la patronne qui a compris.

--Vous allez me décamper vite fait ! s'écrie-t-elle. Je vous ai assez vus. Ouste, du balai !

--Gouutt ! On y fa. Faut l'excuser, fous safez, c'est un gros nigaud. Danke pour la bière de châtaignes. Pas maufaise, et che m'y connais. Wiedersehen, fraulein Eléonor.

--Oui, oui, ça va !

Les trois lascars vident les lieux et enfourchent leurs montures. Les bicylindres craquettent dans un joyeux feu d'artifice. En un tournemain, l'italienne, l'anglaise et l'américaine ont bousté ces messieurs au diable Vauvert.

À cette tornade suit un calme plat. On dirait que les gens sont punis. Trente secondes avant que Jean Santer ne rompe le silence :

--Contre ces engins, faudra tout de même sévir un jour.

--On va y penser, dit le commissaire.

Le pharmacien se lève brusquement, la face cramoisie. Il entient un dans le cornet, pour sûr.

--Bon, j'ai ma tournée, dit-il. Faut que j'y aille. Salut la compagnie.

Labiche est accoudé au comptoir depuis tout ce temps. Il s'impatiente, mais, prudence, ce n'est pas le moment de risquer un impair.

Madame Eléonore l'avise enfin. Pas un habitué, le René. Sobre comme un chameau. S'il vient, c'est qu'il a ses raisons. La casquette à la main, c'est un monsieur poli.

--Alors, Labiche, que me vaut l'honneur ? sourit-elle.

--Ben, je ne sais pas si c'est opportun.

--Dites toujours.

--C'est pour Marion. Une requête. Depuis son bac, elle n'a pu trouver d'emploi. L'accepteriez-vous comme aide ?

--Ma foi, si ça lui va, ça me va. Il y a de quoi s'occuper, ici. Reste à savoir si ça lui plaira. Pas drôle, des fois.

--S'agit pas pour elle de s'amuser, mais de s'y mettre, crénom !
J'aurais voulu vous la présenter, mais j'ignore où elle a filé. Un vrai poisson.

--Ne vous inquiétez pas, je l'ai vue tantôt. Elle est partie du côté de Chez Francis. Elle aime bien monter derrière la moto de Robin. J'aurais fait pareil, à son âge. Et aujourd'hui encore, il m'arrive d'y songer.

Mais le René ne goûte pas ça du tout. Qu'est-ce que c'est que ce Robin qui promène sa fille ? Il pourrait être son père, à trois ans près. Labiche ne sait pas ce qui le retient d'aller lui casser la figure. Chiche. À tout le moins il va lui dire deux mots. L'autre est quand même un costaud.

Il vide d'un trait la petite prune que la reine mère lui a servie, salue d'un bref coup de tête, et fonce vers Rieutord dans sa 4L pourrie.

5

La scierie tourne à pleins copeaux depuis plus d'une demi-heure. C'est que Gilles Laforge, Jacques Pons et Luc Rabotin vivent à pied d'oeuvre, dans un chalet du coin. Il n'est pas rare de voir le patron arriver après.

Ce sont de bons petits gars et Robin leur accorde une confiance méritée. Laforge, en matière de calage de machine, c'est un expert. Si une planche doit mesurer trois centimètres d'épaisseur, elle n'en fera pas deux virgule neuf.

Pour arrimer un chargement dans un camion et livrer sous délais, comme Rabotin, on n'en trouve pas deux.

La vente et les comptes, c'est plutôt l'univers de Jacques Pons. Les chiffres, ça le connaît. La preuve ? À chaque kermesse, le curé de Flammigel le met à contribution.

Ces trois-là, ce sont les piliers de l'entreprise. Les seuls permanents. Quant aux autres, c'est un peu à la carte, selon la coupe et la saison. Tous les lundi matin se présentent des ouvriers ou des manoeuvres qu'on prend à la semaine. Robin en choisit quinze. Sept en forêt, huit en scierie.

De solides gaillards du plateau. Ce n'est pas un travail de lopette, fichtre !

Pas forcément bûcherons, d'ailleurs. Il suffit qu'ils aient de la pogne, du coeur à l'ouvrage, et une pas trop grande gueule. Des fermiers en mal d'élevage, parfois. Témoin Hugues Martin d'Issanlas, qui a dû abattre son troupeau le mois dernier à cause de la vache folle. Heureusement que le Hardi l'a aidé ! Sinon, ses quatre enfants, qui les aurait nourris ?

Robin et Marion sont assis un peu en retrait, sur un banc de rondins mal dégrossi. L'épaisse ramure d'un hêtre les dérobe aux regards. Marion en a oublié sa course, et Robin sa scierie. Ils se tiennent la main. Ils ont des pensées pures.

Ce gros bêta de Robin ne sait pas y faire, avec les filles. L'air des montagnes ne l'a guère habitué aux civilités de cour. À peine ébauché, le fils Dubois. Comme le banc. Il se sent attendri, mais les mots... que lui dire ?

--Tes mains sont bien menues, à côté de mes pattes, tu sais ?
commence-t-il.

Marion rit.

--Des battoirs, tu veux dire.

--Tes yeux bleus, ce sont deux lacs profonds.

--Le Lac Ferrand et le Lac d'Issarlès, peut-être ?

--Tu as une jolie petite frimousse de chatte.

--Madame Zouzou !

--Tes jambes sont fines comme celles du faon qui court par là-derrière.

--Bonjour, je m'appelle Bambi.

--La profondeur de tes oreilles, c'est comme l'Aven d'Ornac.

--Au secours, une corde !

--Marion, tu te moques.

--Mais non. Je m'amuse, quoi. Tu es gentil, Robin.

Bise sur la joue.

Et encore, le Robin, il nia pas osé tout dire. Pour un peu, il aurait comparé les seins de sa bien-aimée au Mont Gerbier-de-Jonc. S'il ne choisit pas bien ses mots, il sait que c'est comme lui jeter une bûche à la figure.

C'est délicat, une fille. Faut faire attention. Rien ne lui échappe des nuances, à présent qu'elle a le bac.

6

Là-haut.

Les brumes hachurent la lande, bien qu'à dix heures sonnées au clocher de Lanarce. Le soleil avale les derniers lambeaux de vapeur blanche, sans se hâter. Des linceuls qui se tordent et se lèvent des tombes imbibées de rosée.

Des touffes de bruyère et de genêts parsèment cette terre envieuse où, çà et là, des sapins pleurent leur célibat.

Menaçants, quelques moignons rocheux dressent leur nudité, tels des ascètes. Une masse de coton froid y brise parfois son étrave de vaisseau fantôme. Le silence pèse des tonnes. Une chape de plomb.

Quiconque traverse ces lieux ne s'y attarde pas. Le frisson a tôt fait de lui glacer le sang. Ou le cri d'une buse qui vole trop près du sol.

Un décor digne du *Chien des Baskerville*.

Des histoires à se dresser les cheveux sur la tête, nul n'est besoin d'en importer. C'est qu'ici, on a eu plus que notre compte, dans le temps.

C'était avant la télé. Guerres de religions, contrebandiers, assassins en cavale, voilà pour les vraies. Et puis il y a eu toutes les

autres, celles qu'on se racontait. De la *bête du Gévaudan*, du diable ou du loup-garou.

Autant de contes qui parcouraient les chaumières les longues nuits d'hiver, tandis que soufflait la burle du nord, et que des congères de trois mètres isolaient le pays. Un jour, on découvrira un monstre dans le Lac d'Issarlès, tu verras. Comme dans leur fameux Loch Ness, aux Ecosais. Celle-là, on ne la lira pas dans *l'Almanach du Père Menfoute* !

Au beau milieu de cette dévastation, tout à coup, une silhouette.

On ne sait tout d'abord si elle est le fruit de l'imagination qui court la campagne, ou si elle abrite quelque âme perdue. Mais oui, c'est peut-être bien un homme. Sa démarche est incertaine. Il trébuche parfois et se relève. Sans doute un braconnier, si l'on en juge par l'arc qu'il tient dans sa main gauche, et la flèche à empennage noir dans sa droite.

Derrière un talus qui borde la route de Rieutord, il s'embusque et attend.

Cependant, un bruit de moteur indique qu'arrive un véhicule depuis la forêt. Un gros quatre cylindres. On reconnaît les feulements de *Tornado*. C'est Robin qui ramène Marion.

En sens inverse, une voiture blanche gravit la côte et va bientôt les rejoindre. C'est une 4 L toute déglinguée. René Labiche, pour sûr. Il aurait dans l'idée de leur passer un savon que ça n'étonnerait personne.

Une flèche coupe soudain la route de la moto. Elle se fiche en sifflant dans le pneu avant de la voiture, juste au moment où ils se croisent. Il éclate net. Embardée. Labiche se flanque droit dans un arbre. La carrosserie vole en éclats. Ca doit faire mal.

Son forfait accompli, l'ombre se sauve dans la lande et disparaît.
On ne sait pas qui a tiré la flèche, mais, sûr et certain que ce n'est pas
Cupidon.